

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 2.50 francs. Abonnement annuel: 69 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 30 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

Un aspect des relations entre le christianisme et l'écologie

La pensée écologique a le vent en poupe et certains chrétiens imaginent s'attirer les bonnes grâces des Verts en leur prouvant par d'innombrables citations que la Bible et l'Eglise donnent une large place aux animaux: l'ânesse si éloquente de Balaam, l'ânon du Christ, la réconciliation du lion et de l'agneau, saint François d'Assise frère des oiseaux et du soleil. Pourquoi pas? Mais là n'est pas l'essentiel. Ce qui pose un problème de fond aux écologistes, c'est le rôle premier que la Bible assigne à l'homme par rapport à la nature en général et à l'animal en particulier. Ils y voient une marque d'orgueil, et aussi une menace mortelle pour la nature tout entière... y compris l'humanité.

De fait, selon l'Ancien Testament, l'homme est au sommet de la Création. Il fait dès l'origine l'objet d'une attention particulière de Dieu, qui le crée séparément des autres êtres, et à son image. Dieu confie la terre à l'homme pour qu'il la cultive. «Tu l'as créé à peine in-

férieur à un dieu!», dit le psalmiste. Cette conception est aux antipodes des religions animistes ou chamanistes, ou des croyances des Indiens d'Amérique du Nord, par exemple, où l'homme est à peine supérieur à un animal.

Dans une perspective chrétienne complète, le rôle directeur que la Bible donne à l'homme n'est pas celui d'un monarque absolu mais celui d'un mandataire. L'homme doit rendre des comptes. En d'autres termes, la place éminente de l'homme par rapport au monde est équilibrée par sa subordination à Celui qui a créé ce monde. Dès lors, la maîtrise du monde par l'homme n'a pas sa fin en elle-même. Elle est ordonnée aux finalités posées par Dieu lui-même. *Mutatis mutandis*, ces remarques valent aussi pour le judaïsme.

Face à la nature, le chrétien a une position modérée. Pour lui, elle n'est ni divine, comme elle peut l'être dans les religions animistes, ni vide. D'une certaine façon, Dieu habite au cœur des choses et

des êtres créés. Cette présence intime les maintient dans l'existence. Une voie moyenne s'impose donc. La nature n'étant pas divine, vouloir la maîtriser par le recours aux techniques n'est pas sacrilège. Néanmoins, le chrétien doit se contraindre à respecter les choses qu'il maîtrise, à les considérer comme des parties à la fois autonomes et interdépendantes d'une Création reconnue «bonne». Ainsi, l'équilibre est sauvegardé.

En revanche, quand Dieu disparaît de l'organigramme, quand le gérant devient le chef à la place du Chef, quand la créature prétend à la place du Créateur, alors les craintes des écologistes trouvent quelque justification. L'homme se transforme en un demiurge prétendant à la maîtrise totale du monde, qui se juge capable d'éradiquer le mal et se donne le droit de changer non seulement l'ordre des choses, mais l'ordre interne de chaque chose. A ses yeux, le monde n'est plus qu'une étendue désertée par Dieu, neutre et désenchantée, parsemée

d'objets à son entière discrétion. Le souci de l'unité du monde, de l'autonomie et de l'interdépendance des êtres qui le peuplent disparaît au profit de progrès sectoriels démesurés, désordonnés et parfois contradictoires.

La technocratie ne pouvait naître que dans une société chrétienne, c'est vrai. Mais il s'agit d'une dérive, non d'une expression spécifique du christianisme. C'est en quelque sorte l'ampleur même de la vision chrétienne qui rend si catastrophiques les conséquences des insuffisances des chrétiens.

Le chrétien trouve un enseignement et un avertissement utiles dans la réaction écologique face à la technique triomphante. Mais il doit craindre tout autant que le réenchantement du monde souhaité par les écologistes ne débouche sur une mise à l'écart de la transcendance divine et conséquemment sur une dévalorisation proportionnelle de l'humain.

OLIVIER DELACRÉTAZ

La politique noyée dans l'émotion

Dans son essai sur la dérive émotionnelle, M. Jean Romain décrivait en 1998 un phénomène qui s'est amplifié depuis. La politique en est toute contaminée. La production d'émotions devient l'arme préférée de ceux qui envisagent d'enserrer la société dans un filet d'interdictions. L'émotion est un nouveau facteur de centralisation, étant entendu que nulle protestation des défenseurs du «sacro-saint» fédéralisme ne saurait endiguer un déferlement législatif qui ne connaît ni limites ni frontières. Après tout, les lois sont destinées à épargner des souffrances au plus grand nombre. Comment s'opposer à tant de sollicitude?

Sur certaines de ces lois, nous serons peut-être appelés à voter. Il faut s'attendre à ce qu'un déluge d'émotions frelatées vienne couper court à toute esquisse de raisonnement. Pour nous y préparer, examinons les mécanismes à l'œuvre.

Prenons un fumeur «senior» regardant un match de foot télévisé, muni d'une canette de bière et de chips. Ce monsieur ne fait pas de sport, à part quelques promenades où il exhibe un pit-bull même pas muselé. De son service militaire, il conserve dans sa cave un fusil d'assaut 57 avec une cinquantaine de cartouches volées lors de son dernier cours de répétition où il remplaçait le sous-officier responsable de la munition. Nous ne violerons pas sa vie intime. Peut-être entretient-il avec son épouse légitime des «rapports non protégés», contrairement aux conseils prodigués par des milliers d'affiches placardées dans tout le pays. Pour couronner le tout, il contribue au réchauffement de la planète, car c'est en 4x4 qu'il conduit son chien sur les chemins forestiers.

Que mérite cet homme? La mort sans doute. Heureusement pour lui, la sensi-

bilité ambiante lui épargnera cette fin horrible. On se contentera de lui infliger des amendes salées qu'il ne pourra pas payer, surtout si un jour, sa 4x4 ayant besoin d'une réparation, il se voit contraint de voyager sans billet parce que le distributeur automatique est hors service... On l'enfermera dans une prison modèle où la seule cellule en fonction sera celle du soutien psychologique, qui saura bien le redresser. Il pourra de temps à autre fumer un «joint», vice inexplicablement toléré par les hygiénistes.

Trêve de plaisanterie. Pour faire passer les lois nécessaires à la «sécurisation» totale de l'environnement et à l'exclusion des mauvais sujets, il s'agit de créer et d'entretenir des émotions, de saturer l'espace public de débats, d'articles édifiants et d'images montrant les affreuses conséquences des comportements incorrects.

Nous n'avons rien contre les émotions. La colère, la peur, la compassion ou la tristesse sont l'expression de la vie. Seulement, en matière d'émotions comme en toutes choses, il faut distinguer. Les émotions affectent notre corps, mais, comme les idées, elles peuvent être vraies ou fausses. Elles ne sont pas toujours adéquates à leur objet ou paraissent carrément déplacées. Leur teneur en réalité, pourrait-on dire, est plus ou moins élevée.

On est triste à la mort d'un parent, d'un ami, à la disparition d'une célébrité que nous admirons, à la pensée des victimes d'une catastrophe même lointaine, voire à l'élimination, programmée par les scénaristes, du héros de notre série préférée... Dans chaque cas, la tristesse existe bel et bien, mais elle est d'une qualité variable, oscillant entre expression du tragique et affectation. Si on éprouve moins de tristesse à la mort d'une mère qu'à celle

de lady Di, cette incongruité devrait attirer l'attention...

Beaucoup d'émotions que nous sommes invités à partager sont de troisième ou quatrième ordre. Très passagères, elles se réfèrent à des personnes que nous ne connaissons pas en chair et en os ou à des événements qui ne nous concernent en rien. Soumis au matraquage médiatique, «nous nous la jouons», comme on dit maintenant. Nous faisons semblant de nous apitoyer par souci de nous fondre dans le grand tout pleurnichard. C'est un esclavage. L'invitation incessante à compatir nous énerve. L'empathie obligatoire nous affaiblit. Cette habitude des émotions factices nous rend aussi, paradoxalement, indifférents à ce qui nous regarde. Notre sensibilité, loin de s'aviver, s'érousse. De plus, nous devenons fragiles. Notre intolérance aux aléas de la vie réelle augmente. Accaparés par les passions tristes fabriquées par les médias, nous ne savons plus faire face aux vrais coups du sort.

Quand un malheur nous accable, il faut pourtant «prendre sur soi». La vie continue. Oublier est signe de vitalité.

En revanche, la complaisance aux émotions postiches touche au morbide. La communauté se laisse submerger par ses indignations, ses peurs, ses envies. Tout paraît «grave». Aucune distance n'est permise.

Bien des personnes délèguent aujourd'hui aux médias la gestion des émotions et de la difficulté d'être. On croit guérir en passant à la télé. Sans doute les Grecs purgeaient-ils leurs âmes aux spectacles tragiques. Sans doute, à l'époque de Shakespeare, Londres était-elle une ville où la réalité et le théâtre s'imbriquaient étroitement, mais il y avait une vie en dehors des pièces, dure et dange-

reuse. Pour certains de nos contemporains, jeunes ou vieux, le spectacle de la vie supplante la vie réelle évacuée on ne sait où. Leurs émotions naissent d'événements médiatisés, de succédanés de fêtes, de turpitudes lointaines. Il est difficile de les extraire du bain d'excitation où ils barbotent pour les ramener à la réflexion.

Cette situation a des conséquences politiques. La démocratie est propice au chaos émotionnel: les médias jouent la carte de l'émotion et des «people»; le politicien moyen se conforme à ce jeu, sinon il n'est pas élu; celui que les masses ne voient pas et n'entendent pas est comme mort.

A chaque votation, il faut désormais faire face à des émotions puissantes. La peur: du réchauffement de la planète, des chiens, des armes, du SIDA, du cancer. L'envie: les patrons gagnent trop, les «people» s'amuse et pas nous... La sentimentalité à fleur de peau: les homosexuels peuvent se marier puisqu'ils s'aiment, il est si horrible de perdre un enfant à cause d'un tireur fou... La paresse intellectuelle: tout est tellement complexe, il faut simplifier, harmoniser!

Nous n'avons pas de recette contre ce laisser-aller. Conserver soi-même son bon sens est un préalable. Affirmer une indifférence totale à ce qui nous touche de loin demande un certain courage, celui de s'opposer à des mœurs établies, mais cette attitude jette un froid bienvenu.

Nos parents nous recommandaient autrefois de ne pas pleurer. Aujourd'hui les hygiénistes disent le contraire: «Si tu ne te "lâches" pas, tu tomberas malade! Achille lui-même pleura à la mort de Patrocle, et pourtant c'était un dur!».

Un retour de balancier serait profitable. Un peu de flegme britannique à l'ancienne nous ferait du bien.

JACQUES PERRIN

De l'enseignement de la littérature à partir de l'exemple français

Tzvetan Todorov, critique littéraire et historien des idées, a publié au début de cette année un petit livre sur l'enseignement de la littérature dispensé aujourd'hui dans les lycées français. Il y montre qu'une certaine conception, extrêmement stérile, de la littérature et de sa transmission domine l'enseignement supérieur, conception que l'on pourrait résumer ainsi: le sens d'une œuvre, ce qu'elle nous dit du monde et des hommes n'importent pas; seuls comptent sa forme et les divers moyens langagiers qu'elle utilise pour arriver à ses fins, c'est-à-dire l'univers imaginaire qu'elle nous donne à voir. Peu importe ce que nous dit Racine de la passion, du caractère absolu et mortel que peut avoir l'amour humain par exemple; mais il s'agira de connaître les différentes parties qui constituent la tragédie classique, de la scène d'exposition à la scène de résolution, d'étudier l'alexandrin et la césure médiane, ou encore de repérer les éventuels oxymores qui parsèment le texte racinien.

Quand on l'ampute ainsi de sa dimension existentielle, on met *la littérature en péril*¹, on assèche les œuvres des grands écrivains, on les déshumanise. Et nécessairement, on éloigne les élèves de la lecture et des études littéraires. Todorov parle de la France, mais cette tendance n'est pas totalement étrangère à nos contrées. Partant du constat de cette approche exclusivement formaliste de la littérature, le critique bulgare se lance dans une dissertation pleine de science et de simplicité, dans laquelle il interroge les origines et les alentours du phénomène.

Pourquoi lisons-nous, et pourquoi enseignons-nous la littérature à l'école? Tout bon lecteur non spécialiste répondrait comme Todorov: «Plus dense, plus éloquente que la vie quotidienne mais non radicalement différente, la littérature élargit notre univers, nous incite à imaginer d'autres manières de le concevoir et de l'organiser. Nous sommes tous faits de ce que nous donnent les autres êtres humains: nos parents d'abord, ceux qui nous entourent

ensuite; la littérature ouvre à l'infini cette possibilité d'interaction avec les autres et nous enrichit donc infiniment. Elle nous procure des sensations irremplaçables qui font que le monde réel devient plus chargé de sens et plus beau» (p. 16-17). Une œuvre littéraire belle et forte me ravit au monde, parvient à me le faire l'oublier, mais c'est pour mieux y revenir, plus sensible, plus attentif, plus intelligent. Racine ne me fait-il pas mieux sentir et comprendre la puissance, parfois destructrice, de la passion amoureuse dans la vie réelle? Ne serais-je pas plus capable de comprendre la beauté de la fidélité dans l'amour après avoir lu les vers d'Andromaque pleurant son époux? L'œuvre littéraire établit entre moi-même, mes semblables et le monde un rapport fécond.

On a donc oublié ce rapport de la littérature au monde en n'étudiant plus, dans les œuvres, que ses procédés de fabrication. On a fait par là de l'œuvre littéraire un monde clos, replié sur lui-même et qui n'a rien à nous apprendre sur la vie humaine. On enseigne alors aux élèves à repérer des structures et des faits de style, et la littérature ne sert plus qu'à illustrer ces phénomènes: «Les études littéraires ont pour but premier de nous faire connaître les outils dont elles se servent» (p. 18). Tel est le présupposé, d'inspiration structuraliste, qui guide l'enseignement de la littérature en France depuis quelques décennies. On peut imaginer les cours arides et désespérants que cela peut donner.

Où cela devient très intéressant, c'est que cette conception de l'enseignement des œuvres littéraires est solidaire d'une conception de la littérature elle-même, qui détermine la création d'un nombre important d'écrivains contemporains de l'Hexagone. Todorov évoque d'abord ces écrivains qui apportent de l'eau au moulin de la critique formaliste en produisant des œuvres où le jeu formel compte davantage que le contenu. Le critique parle ensuite du nihilisme présent également dans la production contemporaine, pensée selon la-

quelle rien n'a de sens et que «la vie est l'avènement d'un désastre» (p. 34). Il note enfin une troisième pratique littéraire, qu'il appelle solipsisme, où l'écrivain se prend lui-même comme unique objet de son attention et se dissèque avec force complaisance.

Nihilisme et solipsisme se ressemblent dans la mesure où tous deux postulent l'idée qu'il existe une rupture radicale entre le moi et le monde: l'écrivain nihiliste rejette le monde vide et vain qu'il met en scène, s'en exclut donc lui-même, et l'écrivain solipsiste rejette tout ce qui n'est pas lui, donc exclut de ses œuvres le monde et ses semblables. Et voilà où Todorov veut en venir: «Nihilisme et solipsisme complètent le choix formaliste plutôt qu'ils ne le réfutent: à chaque fois, mais selon des modalités différentes, c'est le monde extérieur, le monde commun au moi et aux autres, qui est nié ou déprécié» (p.36). Il faut donc aller jusqu'à dire qu'il est nihiliste de porter son attention exclusivement à la forme d'une œuvre en négligeant ce qu'elle nous dit du réel.

Il est passionnant également de suivre l'auteur dans l'examen des différentes manières dont on a pensé, dans la tradition, la relation entre l'œuvre littéraire, plus généralement artistique, et le monde. Todorov cite les Anciens, qui voyaient une relation forte entre l'une et l'autre; ainsi Aristote affirmait que «l'art imite la nature», et Horace pensait que la fonction de l'œuvre d'art était de plaire et d'instruire. Une rupture a lieu au XVIII^e siècle, au moment où l'on porte «un regard nouveau [...] sur la progressive sécularisation de l'expérience religieuse et sur une sacralisation concomitante de l'art» (p. 38). Cette sacralisation de l'art, selon l'auteur, s'illustre notamment par la valeur que l'on attribue alors à la notion de beauté. Celle-ci devient en effet une finalité en soi, au-delà de laquelle il n'y a rien d'autre; on cherche désormais à jouir de la beauté de l'œuvre d'art pour elle-même, de façon absolument désintéressée, alors que c'était auparavant de

Dieu seul, selon le mot de saint Augustin, que l'on pouvait et devait jouir. La rupture avec les Anciens consiste en ceci que la beauté était pour ces derniers au service d'une fonction pratique ou morale; importante et appréciée, certes, mais subordonnée à l'action particulière que l'œuvre devait exercer sur tel ou tel domaine de la réalité. Pour les Modernes, la beauté de l'œuvre d'art n'est plus subordonnée à quelque chose d'extérieur à elle, elle est recherchée pour elle-même exclusivement.

Ce fut là une première séparation entre l'œuvre artistique et le monde. Celle-ci fut consommée au début du XX^e siècle avec les thèses de Nietzsche et les mouvements d'avant-garde qui commencèrent en Russie, avec notamment les débuts de l'abstraction en peinture. L'œuvre d'art est alors considérée comme un univers parallèle, sans relation aucune avec le monde réel. Ainsi, la conception de la littérature et de son enseignement aujourd'hui en France remonte à cette révolution du siècle dernier, préparée au XVIII^e.

C'est pourtant chez certains penseurs du XVIII^e que Todorov va trouver une conception plus juste de l'œuvre d'art et de son rapport au monde, sorte de juste milieu entre la conception ancienne et celle qui domine aujourd'hui. Il s'agit, simplement au fond, de reconnaître l'importance de la dimension formelle d'une œuvre littéraire, sans pour autant couper celle-ci du monde, des hommes, des sentiments et des pensées qu'elle raconte. Parler de la forme, oui, mais sans séparer celle-ci du fond; parler de la forme pour mieux saisir le sens et ce que nous dit l'écrivain de nous-mêmes et de la réalité. A cette ambition doit se rallier l'enseignement de la littérature si l'on veut que vivent les grandes œuvres, et qu'elles passent de génération en génération.

BENOÎT MEISTER

¹ C'est le titre de l'ouvrage de Todorov, publié à Paris, éditions Flammarion, 2007.

« Le Parfum d'Adam », éco-thriller de Jean-Christophe Ruffin

Lors du dernier séminaire de la Ligue vaudoise, M. Jacques Perrin avait brillamment dressé un inventaire des différents types d'écologie en les associant à une couleur, de l'écologie «brune» du régime national-socialiste à l'écologie «pastèque», la plus répandue sous nos latitudes. Parmi cette palette environnementaliste, l'écologie «bleue», appelée aussi *deep ecology* ou écologie radicale, constitue la trame de fond du dernier roman de Jean-Christophe Ruffin, *Le Parfum d'Adam*, publié dernièrement chez Flammarion.

L'écologie radicale est en général assez méconnue. Ses adeptes considèrent que le genre humain n'a strictement aucun droit à régner sur la nature et doit, au contraire, partager la planète avec les autres espèces animales, voire végétales, au même rang et selon les mêmes lois. L'écologie radicale représenterait même, selon une analyse du FBI, la deuxième menace terroriste la plus actuelle après le fondamentalisme islamiste.

Le roman de Jean-Christophe Ruffin débute ainsi par le saccage d'un laboratoire polonais perpétré au nom du

Front de libération des animaux. Cet incident aurait pu passer inaperçu sans la perspicacité d'un couple d'agents de renseignement privés américains. Une enquête palpitante les entraîne dans une vaste course autour du monde, de Lyon à Rio de Janeiro en passant par Seattle, l'archipel du Cap Vert, les réserves indiennes du Colorado, Innsbruck, l'Afrique du Sud et... Morges! Progressivement, un monstrueux complot contre l'humanité se dessine. Un groupe dissident de l'organisation *One Earth* (on reconnaît sans peine qu'il s'agit de *Greenpeace*) est entré en clandestinité et bénéficie de l'appui d'un mystérieux milliardaire reclus sur les rives du Léman. Celui-ci s'était formé à la fin des années soixante auprès d'un professeur autrichien, précurseur anticonformiste de la pensée écologique radicale. Pour ceux qui se nomment eux-mêmes les «Nouveaux Prédateurs», la planète souffre de la prolifération de l'espèce humaine, plus précisément d'un excès de populations pauvres car ce sont les pauvres qui détruisent le plus de ressources et sont le moins capables d'apporter des remèdes aux atteintes à l'environne-

ment qu'ils provoquent. Le virus du choléra, légèrement amélioré par une manipulation génétique, sera l'instrument approprié d'une grande purge démographique... et les *favelas* de Rio seront le lieu idéal pour une première application de la sinistre potion. Bien entendu, le complot est déjoué *in extremis*, ses commanditaires et ses exécutants démasqués, arrêtés ou éliminés. On respire...

Jean-Christophe Ruffin livre avec *Le Parfum d'Adam* un honnête thriller écologique. Son expérience de vice-président de Médecins sans frontières et son habitude des cénacles internationaux contribuent pour beaucoup à la crédibilité du récit. Le roman plaide pour que la lutte contre la pauvreté ne se mue pas en une lutte contre les pauvres. Dans cette optique, la dignité des plus misérables habitants de Rio (déjà largement exposée dans *La Salamandre* paru l'an dernier) contredit vigoureusement les théories anti-humanistes de l'écologie radicale.

Si l'intrigue est bien nouée, le roman est cependant loin d'atteindre le degré de subtilité de *Rouge Brésil* (Prix Goncourt 2001), *L'Abysse*

(1999) ou *Globalia* (2004). La légèreté et la dérision semblent avoir déserté la plume pourtant habile de Jean-Christophe Ruffin au profit d'une acrimonie aigre, notamment dans les pages qu'il consacre au professeur autrichien, inspirateur involontaire des «Nouveaux Prédateurs». Loin d'un théoricien précurseur du mouvement écologique, on ne trouve qu'un vieillard maniaque, sec de cœur et professant des concepts désincarnés avec un entêtement germanique que l'auteur oppose un peu rapidement à la «mobilité ironique d'un Diderot ou d'un Voltaire» perpétuée selon lui «dans la liberté intellectuelle des campus américains». Malgré ces quelques facilités, il vaut la peine de lire *Le Parfum d'Adam*. Les romans de Jean-Christophe Ruffin portent toujours un message de société. Critique de l'humanitaire avec *Les causes perdues*, mise en cause des excès de la mondialisation et du politiquement correct avec *Globalia*, c'est contre les dérives potentielles d'une écologie mal comprise que l'auteur met en garde ses lecteurs aujourd'hui.

VINCENT HORT

Quelle est la philosophie implicite de Wikipedia?

Et d'abord, qu'est-ce que Wikipedia? Wikipedia se définit elle-même comme «une encyclopédie libre, universelle et multilingue écrite de façon collaborative sur Internet»¹. Il s'agit donc d'une encyclopédie sur Internet, écrite dans toutes les langues², à vocation universelle: la cuisine et le bricolage côtoient la théorie de la relativité et la guerre froide. Jusque là, Wikipedia ressemble encore plus ou moins à une encyclopédie classique et constitue un bon point de départ pour une recherche sur Internet.

Ce qui fait la spécificité de Wikipedia, c'est non seulement qu'elle est libre de droits d'auteurs – tout le monde peut s'en approprier le contenu – mais surtout qu'elle est «collaborative»: n'importe qui peut, en tout temps, rédiger, modifier voire supprimer des articles. Il est donc nécessaire, quand on se réfère à un article de Wikipedia, d'indiquer la date et l'heure à laquelle on l'a consulté, et ceci à la minute près, car l'article peut très bien avoir été modifié la minute d'après. Heureusement, un historique permet de retrouver l'état de l'article à un moment donné.

Un article de Wikipedia contient cet avertissement général: «Cette liberté d'accès à Wikipedia a pour conséquence que n'importe qui peut y introduire, délibérément ou non, des informations erronées, falsifiées ou biaisées qui resteront présentes jusqu'à ce que quelqu'un d'autre les corrige. [C'est pourquoi] *personne ne peut garantir la validité, l'exactitude, l'exhaustivité ou la pertinence des informations contenues dans Wikipedia*»³. Dont acte. Pierre Assouline a pu écrire: «Wikipedia est la seule encyclopédie au monde où n'importe qui peut écrire n'importe quoi»⁴.

Les «wikipediens» répondent à cette critique par un acte de foi: «L'une des hypothèses fondatrices de Wikipedia est que cette accumulation de contributions ne conduit ni au chaos ni à la médiocrité, mais à une amélioration constante de la qualité des articles. Cette progression vers la qualité n'est [ni continue ni rapide], mais *tendancielle*»⁵. Cet acte de foi se fonde sur un autre: «Nous pensons que le monde est plein de gens raisonnables et qu'ils peuvent généralement parvenir collectivement à une conclusion raisonnable [...]. Wikipedia est ainsi un projet foncièrement optimiste»⁶.

Cette naïveté – plutôt que cet optimisme – peut se réclamer d'un illustre patronage, celui du «père de la philosophie moderne», qui ouvre son *Discours de la méthode* par ce magnifique tour de passe-passe: «Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée: car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toutes choses, n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils n'en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent»⁷. Si Descartes le dit...

La principe cardinal de Wikipedia est la «neutralité de point de vue»: un article est censé «présenter tous les points de vue pertinents, mais sans en adopter aucun. Il ne faut a priori jamais affirmer, sous-entendre ou même laisser croire qu'un des points de vue est d'une quelconque façon meilleur, égal ou moins bon qu'un autre»⁸. Pour atteindre cet idéal discuté – et que nous allons discuter –, le fondateur de Wikipedia, Jimmy Wales, donne le conseil suivant: «[Il faut] indiquer ce

que les gens croient, plutôt que *ce qui est*. Si cela vous semble en quelque façon subjectiviste, [...] je pense que vous faites tout simplement erreur. Ce que les gens croient, voilà un fait objectif, et nous pouvons présenter cela assez facilement d'un point de vue neutre»⁹.

En somme, pour Wales, on ne peut pas connaître objectivement la réalité («ce qui est»), mais on peut connaître objectivement les visions subjectives de la réalité («ce que les gens croient»). Cette position est révélatrice de l'idéalisme (post-)kantien qui empoisonne la pensée contemporaine: alors que pour Aristote les attributs («accidents») d'une chose révèlent son être («substance»), pour Kant la connaissance s'arrête aux apparences («phénomènes»), la chose en soi («noumène») demeurant inconnaisable. La position idéaliste de Wales sombre inévitablement dans la régression à l'infini: si l'on ne pouvait pas connaître objectivement la réalité, on ne pourrait pas non plus connaître objectivement les visions subjectives; on ne pourrait connaître que les visions subjectives des visions subjectives, et même les visions subjectives des visions subjectives des visions subjectives, et ainsi de suite à l'infini. Bref, si l'on ne pouvait pas connaître objectivement la réalité, on ne pourrait rien connaître du tout.

Toujours à propos de la neutralité de point de vue, on peut lire dans un autre article¹⁰: «Dans l'absolu, personne ne devrait être en mesure de dire "Je ne suis pas d'accord" à un passage de l'espace encyclopédique»; par conséquent, «si un article ne vous semble pas neutre, c'est qu'il ne l'est pas». Que se passe-t-il en cas de désaccord sur le contenu d'un article? Réponse¹¹: «Les wikipediens cherchent à déterminer ce contenu par un débat argumenté et raisonné, afin d'en arriver à un consensus. Il n'y a jamais de vote sur le texte d'un article»; pourtant, «Wikipedia fait abondamment appel à des procédures de vote quand il s'agit de prendre des décisions». Or, parmi ces décisions, il y a celle de protéger des articles contre les modifications introduites par des personnes considérées comme des «vandales». Indirectement, le contenu des articles peut donc bel et bien être influencé par un vote. Même en l'absence de vote, la recherche de la neutralité par le consensus présente un risque majeur, comme l'ont bien vu certains «wikipediens»: «Cette démarche risque de viser à atteindre *le consensus social plutôt que la vérité*»¹²; «La neutralité ne deviendra-t-elle pas presque inévitablement un *rapport de force intersubjectif* n'ayant aucun rapport avec la connaissance?»¹³.

Un intéressant article critique trouvé sur Internet¹⁴ analyse la composition du «cocktail de philosophies» inspirant Wikipedia. Il mentionne d'abord le *relativisme*: «tous les points de vue se valent». Il mentionne ensuite le *libéralisme*: «la concurrence des idées doit conduire à l'élimination progressive des erreurs». Il mentionne aussi la *démocratie*: «Platon pointait la faiblesse de la démocratie, qui repose sur les humeurs de la foule... pourtant la démocratie est aujourd'hui considérée comme le meilleur régime. Appréciera-t-on demain l'encyclopédie du plus grand nombre comme étant la meilleure? Le principe de Wikipedia

est en effet celui du jeu effectif des opinions, face au souci de la vérité». Il mentionne encore le *rationalisme*: «[La] théorie rationaliste de la connaissance et de la communication a été portée au XX^e siècle par des philosophes comme Jürgen Habermas ou John Rawls»⁹.

Jürgen Habermas, philosophe allemand né en 1929, est le principal théoricien de «l'éthique de la discussion», dont les notions-clés sont le consensus et l'intersubjectivité. Si l'on admet – à tort – que Kant a porté un coup fatal à la notion d'objectivité, il n'y a qu'une seule solution pour échapper au subjectivisme généralisé, c'est de rechercher l'accord intersubjectif¹⁵. Peu importe que ce sur quoi on se met d'accord corresponde ou pas à la réalité¹⁶, l'essentiel est de se mettre d'accord. Dans le domaine des sciences humaines en tout cas, le consensus intersubjectif est le ressort fondamental de Wikipedia.

C'est aussi celui de la démocratie moderne, comme le montre André de Muralt: «La fonction de l'éthique [de la discussion] est de chercher à réguler les tendances indéfiniment multiples de la société en assurant leur coexistence pacifique par une procédure de concertation permanente. La condition de cet ordre apparent [...] n'est pas une éthique «métaphysique» appuyée sur quelques principes «extérieurs» au conflit des intérêts humains [...], mais un débat démocratique susceptible d'amener à un consensus social sur les règles nécessaires [...]. Ce sont ces règles qui pourront alors être considérées comme «bonnes», [...], le «bien» comme la «vérité» [...] ne pouvant être plus que le consensus contre-factuel de tous les hommes passés, présents et à venir sur telle proposition théorique ou pratique, comme le dit Habermas»¹⁷.

En conclusion, on peut dire que Wikipedia est à la connaissance ce que la démocratie est à la politique. Ce n'est un compliment ni pour l'une, ni pour l'autre.

DENIS RAMELET

¹ Article «Wikipedia». Tous les articles auxquels nous nous référerons sont en langue française et ont été consultés le 23 avril 2007 entre 11h25 et 11h35.

² Il y actuellement près de six millions d'articles dans 188 langues: plus d'un million et demi en anglais, près de 600000 en allemand, près de 500000 en français, mais aussi plus de 60000 en espéranto, plus de 10000 en latin ou encore 4 en langue cheyenne («Accueil – Wikipedia»).

³ Article «Wikipedia: Avertissements généraux» (souligné dans le texte).

⁴ Cité dans l'article «Wikipedia».

⁵ Article «Wikipedia» (souligné par nous).

⁶ Article «Wikipedia: Réponses aux objections habituelles».

⁷ René Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, Vrin, 1992, p. 44.

⁸ Article «Wikipedia: Neutralité de point de vue».

⁹ Cité dans l'article «Wikipedia: Neutralité de point de vue» (italiques dans le texte).

¹⁰ «Wikipédia: Guide pratique sur la neutralité de point de vue».

¹¹ Article «Wikipedia».

¹² Article «Wikipedia» (souligné par nous).

¹³ Article «Wikipedia: Débats sur la neutralité de point de vue» (souligné par nous).

¹⁴ Marc Foglia et Chang Wa Huynh, *Wikipedia: principes et perspectives de "l'encyclopédie libre"* http://agora.qc.ca/reftext.nsf/Documents/Encyclopedie--Wikipedia_perspectives_par_Marc_Foglia_et_Chang_Wa_Huynh

¹⁵ L'intersubjectivité est donc l'ersatz de l'objectivité dans le contexte de l'idéalisme (post-)kantien.

¹⁶ La question n'est d'ailleurs pas pertinente dans le contexte de l'idéalisme (post-)kantien, puisqu'il n'y a pas de réalité objective, c'est-à-dire indépendante de la connaissance que nous en avons.

¹⁷ André de Muralt, *L'unité de la philosophie politique*, Vrin, Paris, 2002, pp. 60-62. Ainsi donc, alors que pour le réalisme la vérité se définit comme l'accord d'une affirmation avec la réalité, pour l'éthique de la discussion la vérité se définit comme l'accord, de fait impossible («contre-factuel»), de tous les hommes passés, présents et à venir entre eux sur une affirmation, la question de l'accord de cette affirmation avec la réalité n'étant pas pertinente (voir note précédente).

Aspects de la vie Vaudoise

Ici, on parle français

(fm) Nous adressons un coup de chapeau à M. Arun Bolkensteyn, étudiant franco-néerlandais à l'Université de Lausanne. Il s'est en effet inquiété d'une directive, adoptée le 8 janvier dernier par le Rectorat, qui laisse notamment aux facultés le libre choix de la langue dans laquelle se donnent les cours au niveau du Master (dès la 4^e année). Le recours à l'anglais étant déjà fréquent (surtout en HEC), M. Bolkensteyn a eu raison de réagir, d'abord dans un courrier de lecteur adressé à 24 heures, puis dans un avis de droit envoyé à Anne-Catherine Lyon: la défense du français doit être menée à tous les niveaux.

L'opéra à l'école

(fm) C'est un fait: le public d'opéra, comme celui des concerts «classiques», peine à se renouveler et vieillit inexorablement. Pour enrayer ce phénomène, il est donc primordial d'initier les plus jeunes à l'écoute d'une musique qu'il

considèrent comme ringarde, le plus souvent avant de l'avoir écoutée. L'initiative de Sergio Fontana, directeur du Festival d'opéra d'Avenches, de présenter *Aida* de Verdi (qui sera donné dans les arènes en juillet prochain) à des élèves de 7^e année de la région doit être saluée et encouragée; il serait même souhaitable qu'elle s'étende à tout le Canton.

LA NATION

Rédacteur responsable:
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

Imprimerie Beck, Lausanne

Justice et racisme

La Fondation contre le racisme et l'antisémitisme et la Société pour les minorités en Suisse ont été créées il y a vingt-cinq ans. Elles publient chaque année depuis 1992 le magazine «Racisme en Suisse. Chronologie et estimation des incidents racistes en Suisse». Les intentions de ces deux organisations sont probablement louables et leurs publications – dont l'édition 2006 nous est parvenue – ne manquent pas d'intérêt. Il y a en Suisse plusieurs groupements d'inspiration raciste (dite aussi «néonazie»), dont l'influence est faible mais non négligeable. La description de leurs manifestations le prouve... Comment réagir?

Le code pénal suisse est, depuis quelques années, enrichi d'un article 261 bis «contre la discrimination raciale». La jurisprudence en précise le champ d'application, mais déjà des voix se font entendre pour en obtenir l'abrogation. Sans prendre ici parti à ce sujet, rappelons que le combat contre des idées fausses ne peut être gagné que par d'autres idées. La répression pénale ne peut répondre utilement qu'à des atteintes à l'ordre public (vol, incendie, etc.) ou à l'honneur (injure, diffamation, etc.), sans égard pour les motivations de leurs auteurs. Ce travail, nos tribunaux le font correctement, en toute indépendance et sans préjugés.

Tel n'est pourtant pas l'avis d'un correspondant du *Temps* (24 avril 2007) à propos de l'«affaire de Bex». On se souvient qu'un habitant du lieu ayant barbouillé sur quelques murs des slogans déplaisants (du genre «Nègres go home») a été condamné à une peine as-

sortie du sursis (le risque de récidive paraissant improbable), tandis qu'un participant «de couleur» à l'émeute qui a suivi a éclopé de cinq mois de prison ferme. Serions-nous donc dans un pays raciste? se demande notre auteur. Non, répondons-nous, seulement dans un pays où les juges appliquent la loi. Or celle-ci punit moins sévèrement les propos que les actes, et en cas d'émeute (délict collectif caractérisé par la quasi-impossibilité d'établir les faits), c'est le fait même de participer qui est punissable. En l'espèce, le tribunal a estimé, après minutieuse instruction, que la bagarre et la participation de l'accusé étaient suffisamment graves pour infliger une peine ferme. Il aurait traité de manière identique le cas d'un émeutier d'une autre couleur. Le correspondant du *Temps*, qui n'était pas sur place, est bien imprudent d'écrire que l'accusé africain «n'a certainement rien fait des délits qui lui sont reprochés».

Non, notre justice n'est pas raciste. Elle veille au respect par tout le monde, sans considération de couleur de peau, d'un ordre conforme à nos mœurs. Or celles-ci ne sont pas toujours identiques à celles du pays dont vient l'étranger. Celui-ci est alors contraint de s'adapter: effort parfois difficile, et pourtant nécessaire. Dans le cas qui nous occupe, l'accusé a réagi par la violence, d'une manière disproportionnée et contraire à nos mœurs, à une offense par ailleurs régulièrement sanctionnée. Justice est aujourd'hui rendue, loin de toute concession à un racisme qui demeure condamnable.

PHILIBERT MURET

Revue de presse

Surdose

Les élections cantonales vaudoises à peine terminées, la RSR et la TSR ont aiguillé notre fibre républicaine sur la présidentielle française. Avant même que soit connu son dénouement, nos médias de service public ont lancé une opération d'envergure en vue de nous passionner pour les élections fédérales, agendées à plus de cinq mois d'ici: en plus des traditionnels débats, ils nous proposent de suivre des séries de cinq émissions destinées au grand public: «Le Train des élections», «Le Génie suisse», «Génération 07», «Si j'étais élu» et, bien sûr, «Desperate Electric».

Cette abondance inspire à D. S. Miéville, dans *Le Temps* du 26 avril, ce commentaire opportun: «...un programme qui paraît à première vue démesuré, dans son ampleur et dans son intensité. On ne se méfie jamais assez des bonnes intentions.

A trop vouloir informer et animer le citoyen, on risque au mieux de le laisser ou de l'exaspérer, au pire de le noyer sous le flot et le dégoûter... On s'apprête manifestement à surexploiter un biotope médiatique où la matière première du débat politique, les acteurs, les enjeux et l'appétit des consommateurs sont limités par les dimensions d'un marché régional et une intensité événementielle qui n'a rien à voir avec une élection présidentielle française ou américaine. Et le défaut de matériaux exploitables en suffisance sur le fond et la substance menace d'accroître la dérive vers l'anecdotique et la pipolisation à outrance...»

PH. R.

M. Neiryneck, les socialistes... et le PDC

Eh oui! Tout arrive. Même de devoir dire du bien de M. Jacques Neiryneck et de sa «Lettre ouverte à Hans-Jürg Fehr»,

président du Parti socialiste suisse (*L'Hebdo* du 3 mai 2007):

[...] *Petit à petit, le socialisme est devenu une idéologie conservatrice au bénéfice d'une aristocratie de fonctionnaires, farouchement décidés à défendre leurs privilèges: garantie de l'emploi, absence de concurrence, limitation du temps de travail. La mondialisation et l'informatisation ne les menacent pas. Leur excellente conscience repose sur la conviction que tous les malheurs du monde proviennent des nantis, qu'ils n'en font pas partie mais qu'ils travaillent au contraire à les amoindrir.*

La création de richesses, la production de biens, la recherche scientifique sont autant d'activités vulgaires, tout juste tolérables dans la mesure où elles peuvent alimenter le fisc. Le commerçant, l'ingénieur, le médecin, le banquier sont des êtres nuisibles, égarés dans la vaine chimère de bien gagner leur vie en se rendant utiles. La fonction essentielle de l'Etat consiste à confisquer leurs gains indécents, de façon à les redistribuer entre tous, y compris ceux qui n'ont aucune envie de travailler. Il se crée ainsi une classe d'oisifs qui vivent de prébendes: cela ne change pas de la Rome impériale où les suffrages des citoyens étaient achetés tous les matins par la distribution d'un pécule et tous les après-midi par l'organisation de jeux de cirque. [...]

Fort bien. A M. Neiryneck de convaincre aussi son parti, le PDC, de la nocivité des solutions socialistes qui séduisent trop souvent ses coreligionnaires politiques. Il ne suffit pas de brandir le drapeau de «La Famille» et de mettre un vernis chrétien sur le mythe de l'Etat-providence pour le rendre acceptable.

E. J.

la parole aux communes!



Journal de bord

Trop ou trop peu?

Certains prétendent craindre que «La Parole aux Communes» ne permette à des référendaires de mauvais aloi de bloquer le travail législatif du parlement par des référendums à répétition. D'autres affirment à l'inverse que le référendum des communes ne sera jamais utilisé. Ils en veulent pour preuve le fait que les cantons qui disposent d'un tel droit ne l'ont encore jamais utilisé.

Aux premiers, nous disons qu'il en faudra beaucoup pour qu'une municipalité vaudoise en vienne à recourir à ce droit. De plus, une campagne référendaire coûte cher et prend du temps, ce qui dissuade d'en faire à tout bout de champ. Enfin, une municipalité qui tenterait de multiplier les référendums perdrait tôt la confiance de ses concitoyens. L'exemple des cantons qui ont déjà inscrit ce droit dans leur constitution montre qu'on ne va pas précisément dans ce sens.

Aux seconds, nous rétorquons que la seule existence de ce droit, même s'il n'est utilisé que rarissimement, modifiera l'attitude générale de l'Etat et du Parlement, les incitant à prendre mieux en compte les intérêts des communes. Et c'est cela que nous voulons.

Surprenant

Nous apprenons avec étonnement que, lors d'une réunion des syndicats de l'ancien district de Moudon, M. le conseiller d'Etat Charles-Louis Rochat a cru bon de plaider contre le référendum des communes. Inutile de dire qu'il n'a guère rencontré d'échos. Tout de même, il aurait pu s'en dispenser, non seulement parce qu'il s'adressait à des syndicats dont pas mal font partie du Comité, non seulement parce que le parti libéral s'est déclaré unanimement favorable à «La Parole aux Communes», mais surtout parce qu'il s'est contenté de ressasser des arguments auxquels notre Comité a déjà répondu d'une façon définitive.

Délais

Un des points d'accrochage du débat sur «La Parole aux Communes» est que l'initiative attribue la compétence de demander le référendum aux municipalités plutôt qu'aux «législatifs» communaux. Aux arguments pratiques et de fond déjà connus, ajoutons que la brièveté du délai de quarante jours, choisi pour rester dans la logique constitutionnelle vaudoise, pousse elle aussi à désigner des municipalités qui se rencontentent toutes les semaines, au pire tous les quinze jours, plutôt que des corps qui se réunissent trois fois par année.

D.

La Parole aux Communes!

Le 17 juin

Votez OUI

Le Coin du Ronchon

Défense de l'arrière-garde

Un élu vaudois faiblement illuminé a écrit quelque part que l'initiative «La Parole aux Communes» constituait un «combat d'arrière-garde». La belle affaire!

Le «combat d'arrière-garde», on le sait bien, est la planche de salut de celui qui se trouve démuné de tout argument sérieux. Il est le «couteau suisse» du prêt-à-penser intello-journalistique, pratique en toute occasion et pliable d'une seule main, le produit miracle qui salit tout, efficace sur tous les sujets, d'un excellent rapport qualité-prix et en action jusqu'au 17 juin dans votre rédaction habituelle!

Mais a-t-on songé à tout le mépris que renferme cette habile formule? Pour quelle obscure raison dénierait-on a priori à l'arrière-garde le droit de combattre? Sans entrer dans des considérations tactiques trop détaillées, on

doit convenir que l'arrière-garde est rarement une force d'attaque; si elle combat, c'est que l'avant-garde a été décimée, ou que quelques tristes sires attaquent par l'arrière. Si elle combat, c'est pour se défendre. Or c'est sur ce droit à l'autodéfense que de beaux parleurs – convaincus de former l'avant-garde – tentent aujourd'hui de jeter l'opprobre.

Si donc l'«arrière-garde» est aujourd'hui obligée d'intervenir en faveur du droit de référendum des communes, c'est parce que ceux qui aiment à se placer aux premiers rangs se sont allégrement laissés piétiner. Les notables qui usent et abusent de cette expression qu'ils imaginent diffamatoire ne voient-ils pas qu'ils s'accusent eux-mêmes de pleutrerie et de couardise?

LE RONCHON